

# L'ANNÉE BALZACIENNE

1988



puf

# BALZAC

## ET LA PRESSE DE SON TEMPS

*Ses œuvres et son activité*  
*vues par le « Journal des Dames et des Modes »*

« Il y a [...] cette certitude que des dizaines de journaux [...] dorment encore, et n'attendent que [...] [de] retrouver [...] une existence momentanée mais instructive. »

(P. Berthier\*.)

Les études sur Balzac et la presse de son temps abordent le sujet de différentes façons. Certaines font état de reflets de l'œuvre et de la vie de l'auteur dans les journaux de l'époque et présentent des extraits de ces journaux. C'est le cas surtout de quelques-uns des articles publiés par René Guise dans *L'Année balzacienne*<sup>1</sup>. D'autres s'intéressent au travail que Balzac effectuait pour le compte de certains périodiques et à l'influence réciproque entre l'auteur et ces journaux<sup>2</sup>. D'autres encore exposent les tentatives que Balzac a

\* Patrick Berthier, « Autopsie d'un petit journal : *Chérubin* (1834-1835) », *AB* 1982, pp. 211-223. Citation p. 223.

1. René Guise, « Balzac et la presse de son temps. Balzac devant la presse », *AB* 1981, pp. 7-35 ; « Balzac et le *Bulletin de Censure* », *AB* 1983, pp. 269-301 ; « Balzac et *Le Charivari* en 1837 », *AB* 1984, pp. 133-154.

2. Entre autres : Bernard Guyon, « Balzac et le *Feuilleton des journaux politiques* », *Revue d'histoire de la philosophie*, janvier 1935, pp. 67-87. Bruce Tolley, « Balzac et *La Lorgnette* (1824-1826) », *AB* 1974, pp. 219-225. Annetta Kleinert, « Das Journal *La Mode* und Balzacs Aufsätze über Modeerscheinungen ». *Die frühen Modejournale in Frankreich [...] von den Anfängen bis 1848*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1980, pp. 182-185. Roland Chollet, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Klincksieck, 1983. Roland Chollet, « Balzac et le *Feuilleton littéraire* », *AB* 1984, pp. 71-106.

faites d'éditer lui-même deux journaux<sup>3</sup>. Enfin, il y a ceux qui traitent du vaste thème du journalisme dans l'œuvre du romancier<sup>4</sup>.

Cependant, les travaux suivant le premier de ces axes de recherche laissent de côté le plus grand périodique féminin du début du XIX<sup>e</sup> siècle, le *Journal des Dames et des Modes*<sup>5</sup>. Ce périodique commença à paraître dès 1797, c'est-à-dire deux ans avant la naissance de Balzac. Il fut diffusé pendant toute sa jeunesse et, la première période de sa carrière d'adulte, et ne disparut qu'en 1839, à l'époque où l'auteur était au comble de sa gloire. C'est au cours d'un autre travail de recherche sur l'histoire de Paris vue par ce journal que nous avons eu l'occasion de consulter tous les volumes des 42 années de parution de ce périodique, avec ses 25 000 pages de texte et ses quelque 3 700 gravures<sup>6</sup>. Nous avons alors été frappée par le grand nombre d'articles qui, de 1827 à 1837, traitent diversement de l'œuvre et de la vie privée et professionnelle de Balzac. Que peut nous apprendre sur Balzac l'examen de ce journal ?

3. Gabriel Montigny, « La Revue parisienne, par M. de Balzac », *Artiste* 1840, 2<sup>e</sup> série, vol. VI, II<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> livr., pp. 171-173, 289. « La Chronique de Paris (et la Revue parisienne) » (par divers auteurs pseudonymes), *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 25 juillet au 20 août 1864, vol. I, pp. 136, 174, 215, 267. Albert de Bersaucourt, « Balzac et sa Revue parisienne », *Mercure de France* 1908, pp. 45-68.

4. Entre autres : Henri Bachelin et René Dumesnil, « Journaux et journalistes au temps de la Comédie humaine », *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> juillet 1922, pp. 343-372.

5. Dans son article « Balzac et la presse de son temps. Le romancier devant la critique féminine », *AB* 1982, pp. 77-105, René Guise n'a dépouillé que quatre journaux féminins : le *Journal des Femmes* (de 1832 à 1835), le *Journal des Demoiselles* (de 1833 et 1834), le *Petit Courrier des Dames* (de 1835 et 1836) et *La Mode* (de 1839). Il n'a pas consulté le *Journal des Dames et des Modes*, qui jouait un si grand rôle à l'époque, mais qui ne publiait pas de textes sur Balzac « signés par des femmes », condition que R. Guise impose dans son article. Notre étude constitue un complément à l'article de R. Guise. Notons encore que parmi les feuilles de mode il serait intéressant de dépouiller *La Sylphide*, où l'on trouve, par exemple, un compte rendu des *Ressources de Quinola* (26 mars 1842), et d'analyser *Paris Élégant*, *Le Follet*, ou encore des magazines étrangers telle la *Allgemeine Moden-Zeitung*.

6. Les travaux de recherche vont bientôt paraître sous forme d'un livre intitulé *Un document de l'histoire parisienne, Le journal dit « La Mésangère »* (Paris, probablement 1989). Le livre traitera de l'histoire de ce journal et de son importance pour la vie sociale et culturelle de Paris. Il citera grand nombre de textes et reproduira des gravures témoignant de l'activité culturelle et sociale de l'époque.

Si le *Journal des Dames et des Modes* ne tient pas compte de Balzac dans les années antérieures à 1827, c'est probablement parce que les œuvres de celui qui allait devenir le plus grand romancier de son époque n'étaient pas considérées comme assez importantes pour être mentionnées dans les pages de ce périodique estimé. Il se pourrait aussi que le directeur du journal, l'ancien abbé Pierre de La Mésangère, ne connût pas les romans de Balzac, qui les faisait paraître sous divers pseudonymes depuis 1822. L'on peut penser enfin que Balzac n'était pas en bons termes avec La Mésangère avant 1827, ce qui aurait pu amener ce dernier à refuser d'ouvrir les pages de son journal à des comptes rendus d'ouvrages du jeune et bouillant auteur. Cette dernière hypothèse est fondée sur l'observation suivante : dans plusieurs articles Balzac mentionne La Mésangère et l'un d'eux révèle que Balzac connaissait le directeur personnellement, au moins à partir de 1825<sup>7</sup>. La possibilité d'une brouille entre les deux hommes paraît plausible à partir du moment où l'on voit une description de La Mésangère sous les traits de Finot, l'un des personnages fictifs de *la Comédie humaine* et un autoportrait du romancier en Lucien, dans *Illusions perdues*<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit, Balzac finit par figurer au *Journal des Dames et des*

7. Balzac vit La Mésangère lors de l'enterrement de Léonard en 1825. Il en parle dans son petit article sur *Le théâtre comme il est*, qui ne parut pas du vivant de l'auteur (aujourd'hui publié dans l'édition de la Pléiade, t. XII, pp. 587-595). De plus, Balzac mentionne La Mésangère dans deux articles destinés à être publiés dans *La Mode* de 1830 (*Traité de la vie élégante et Gavarni*), puis dans l'esquisse de la *Monographie de la presse parisienne* de 1842, où il décrit le travail de pionnier de ce « propriétaire rédacteur du *Journal des modes* [...] le premier qui eut l'idée ingénieuse de créer des archives à la mode, d'en constater les changements, de les publier, et de soumettre ainsi de nombreuses industries à l'Empire de la Presse » (*Études balzacziennes*, oct. 1959, pp. 321-324). Pour plus de détails sur la relation de La Mésangère avec Balzac, voir notre article : « Balzac - erst Journalist, dann Schriftsteller. Die Jugendjahre von 1819 bis 1822 », *Publizistik*, 1987, n° 2, pp. 206-224.

8. Pour plus de détails sur cette hypothèse, voir notre article : « Die reale Entsprechung des "petit journal" in Balzacs "Illusions Perdues" », *Lendemains*, 43/44, 1986, pp. 70-90. Finot et Rubempré sont amis dans les années 1819 à 1822. Puis les deux hommes se séparent à la suite d'une dispute professionnelle, pour se réconcilier en 1827. Finot cherche à gagner Lucien comme collaborateur en 1829, mais en vain. Rubempré s'engage auprès d'un autre journal, de même que Balzac décida en 1829 de travailler pour *La Mode*, qui commençait à cette époque à jouer un rôle comparable à celui du *Journal des Dames et des Modes*.

*Modes* et y tint une place de plus en plus importante jusqu'en 1836, année où paraissent sept articles consacrés à l'œuvre et à la vie privée de cet auteur ainsi que trois textes signés d'un « De Balzac ».

Avant d'examiner le journal des années 1827 à 1837 et les articles en rapport avec Balzac, jetons un regard sur les caractéristiques générales de cet illustré dans les années en question.

Les numéros étaient composés de huit pages de format in-8° accompagnées d'une ou de deux gravures coloriées. L'intervalle de parution rappelait encore le calendrier républicain, dans la mesure où les numéros sortaient tous les cinq jours. Le tirage était souvent plus important que celui des quotidiens de l'époque, sans parler des autres journaux de salon, dont il dépassa de loin le succès commercial dans les trente premières années du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Le *Journal des Dames et des Modes* fut aussi l'un des pionniers de la presse féminine, Paris n'ayant connu avant lui que le *Cabinet des Modes* (qui, sous divers titres, vécut de 1785 à 1793). Pendant dix-huit ans, de 1800 à 1818, le *Journal des Dames et des Modes* fut le seul journal de mode en France. Les rares concurrents qui finirent par se créer ne parvinrent pas à lui tenir tête. Il ne perdit la première place dans la presse féminine qu'aux environs de 1830, époque où toute une série de nouveaux magazines féminins virent le jour.

Le titre de ce journal nécessite deux commentaires. D'une part, le périodique ne s'adressait pas exclusivement à une clientèle féminine. Le grand nombre de lettres écrites par des lecteurs masculins en est la preuve. Rien d'étonnant à cela, car

9. Le journal se vendait à 2 500 exemplaires environ, dont 60 % en province (voir AN : AF IV 1049 pour 1813, F<sup>18</sup> 52 pour 1827 et notre article : « Die Auflagen französischer Modezeitschriften zur Zeit der Juli-Monarchie », *Publizistik*, 1979, 1, pp. 84-106). Par rapport aux autres périodiques non quotidiens, dont la plupart tiraient à 500 ou 1 000 exemplaires, et même par rapport aux quotidiens, dont seulement quatre dépassaient le tirage du *Journal des Dames et des Modes* en 1827 (*Le Constitutionnel*, *Les Débats*, *La Quotidienne* et *Le Journal de Paris*), le journal de La Mésangère était une des publications périodiques les plus lues à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

beaucoup d'articles traitent de sujets auxquels devaient s'intéresser surtout les hommes (nouvelles techniques, par ex.) et environ dix pour cent des gravures montrent des habits d'hommes. D'autre part, le journal, nonobstant son titre, n'était pas un « journal de mode » au sens strict du terme, c'est-à-dire un journal dont la majorité des articles traitait de nouveautés vestimentaires. Les articles consacrés à la mode n'occupaient qu'une faible place dans le journal. Les autres pages étaient consacrées à : littérature, beaux-arts, philosophie, musique, théâtre, architecture, nouvelles inventions, industrie, commerce, et parfois même politique. C'est sans doute cette diversité qui contribuait à la réussite du journal. Un autre facteur de succès de cette formule était les belles gravures, qui faisaient du *Journal des Dames et des Modes* l'un des tout premiers illustrés de France. Le monde entier, de Moscou à Philadelphie, copiait ses planches et parfois aussi ses textes. Des éditions presque identiques au périodique parisien parurent à Francfort et à Bruxelles, portant également le titre français de *Journal des Dames et des Modes*. La solidité financière du journal répond aux efforts de son éditeur. A sa mort, en 1831, La Mésangère, l'ancien abbé devenu directeur de journal, laissa beaucoup d'argent et d'objets de valeur. L'entreprise lui avait procuré une grande fortune<sup>10</sup> ; critère par excellence de la réussite dans la société bourgeoise montante que devait si bien décrire Balzac.

Au début de la période que nous nous proposons d'examiner, en 1827, le journal était dans sa trente et unième année. La Mésangère, toujours à la recherche de personnes susceptibles d'améliorer son entreprise, venait de découvrir le jeune

10. La Mésangère laissa une fortune de 50 000 francs environ, plus deux maisons et un grand nombre d'objets précieux. Outre le *Journal des Dames et des Modes*, il avait publié plusieurs livres et une grande quantité de séries de gravures. Sur l'argent et les objets accumulés par La Mésangère voir : AN Grand Minutier III, 1465 ; Archives de la Seine : D4 U1 176 ; DQ7 3434 (642) ; DQ8 495 ; Catalogue de Cabinet du feu M. de La Mésangère, Paris, 1831 (BN, Est. Yd<sup>1</sup> 8).

Gavarni à qui il commanda une centaine de dessins<sup>11</sup>. Cette découverte était de taille, car le jeune artiste était sur le point de révolutionner le dessin de mode et de devenir ainsi l'un des grands dessinateurs de son temps. A la même époque, le directeur, toujours à l'affût de thèmes qui puissent intéresser ses lecteurs, tomba sur un livre insolite qui s'intitulait *L'Art de mettre la cravate*. A première vue, ce petit volume in-18° n'offrait rien de remarquable : en 122 pages, il donne seize leçons sur les diverses façons de nouer des cravates et de draper des foulards. Les leçons sont illustrées par trente-deux dessins placés sur quatre planches en fin de volume, et sont accompagnées d'un petit essai historique, étymologique, philosophique et médical sur la cravate. L'auteur de l'ouvrage se livre aussi à des réflexions sur l'importance de la cravate en société et dresse une liste des fabricants de cravates à Paris. Bref, c'était un livre consacré à un sujet bien particulier dont rien ne permettait de deviner *a priori* le succès. Mais La Mésangère apprécia la précision du langage du petit texte, la clarté de son contenu et la beauté de sa présentation, et « flaira » tout de suite l'intérêt d'ensemble de l'ouvrage. La suite lui donna raison, car le livre eut bientôt une deuxième, une troisième, puis... une onzième édition, et fut rapidement traduit en italien, en anglais et en allemand<sup>12</sup>. En décidant de rendre compte du livre dans son journal, l'éditeur avait fait un choix heureux.

Or, l'imprimeur du petit livre à succès, s'appelait Honoré de Balzac ; c'est dans une imprimerie sise rue des Marais, faubourg Saint-Germain n° 17, que depuis six mois il tentait de faire fortune. *L'Art de mettre sa cravate*, la 65<sup>e</sup> commande de sa nouvelle entreprise, fut une bonne affaire pour lui aussi. Tirant à 500 exemplaires le 28 juin 1827, il dut réimprimer le livre trois fois encore dans les cinq semaines suivantes. C'est

11. La Mésangère accueillit plusieurs jeunes dessinateurs et poètes dans son entreprise (voir notre article : « Die heimlichen Publikationen des jungen Balzac », *Lendemains*, 46, 1987, pp. 101-118). Gavarni était encore tout à fait inconnu, lorsque La Mésangère découvrit ses premières esquisses dans la vitrine du libraire Blaisot et lui offrit la chance de se faire une réputation en travaillant pour lui (voir aussi E. et J. de Goncourt, *Gavarni*, Paris, 1873, pp. 61-70).

12. L'ouvrage vient d'être réédité en allemand : *Die Kunst des Krawattenbindens*, Slegburg, Thullverlag, 1987.

ainsi que débuta la série de comptes rendus de livres imprimés par Balzac dans *Le Journal des Dames* [...], série qui allait s'étendre jusqu'en 1829, alors que Balzac avait déjà abandonné le métier d'imprimeur (voir l'annexe). La Mésangère choisit encore neuf livres parmi les 225 tirés par les presses de Balzac<sup>13</sup>. Les comptes rendus étaient souvent publiés peu de temps après la parution des ouvrages (une à quatre semaines plus tard). Mieux, le 31 décembre 1827, pour les *Annales romantiques*, le compte rendu du *Journal des Dames et des Modes* précéda même l'annonce du livre dans la « Bibliographie de la France » du 5 janvier 1828. Consciemment ou non, La Mésangère contribuait ainsi au succès des livres vendus par Balzac imprimeur.

En règle générale, un journal ne choisit pas les livres à signaler aux lecteurs uniquement pour la beauté de l'impression des ouvrages. Il a dû en être ainsi dans le cas des livres sélectionnés par La Mésangère, car les comptes rendus parlent de tout — titres, contenus, auteurs, illustrations — sauf de l'imprimeur. Et pourtant, dans ces livres, le travail de l'imprimeur comptait pour quelque chose. Presque tous étaient illustrés et très volumineux. Si La Mésangère passait sous silence le nom de l'imprimeur, c'est qu'il n'avait rien à critiquer ni à remarquer sur la présentation typographique. Un seul compte rendu fit exception, celui qui fut consacré au *Gastronome français ou l'art de bien vivre*, où l'on fait remarquer que le

13. Les livres imprimés par Balzac sont portés en compte par Gabriel Hantaux et Georges Vicaire, *La jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur*, Paris, 1921, pp. 420-465, ainsi que par Bruce Tolley, « Balzac the printer », *French Studies*, 1959, pp. 214-225. Nicole Felkay apporte quelques corrections et additions à ces deux travaux (« Autour de Balzac imprimeur », *AB* 1980, pp. 255-267). Quant aux dix livres dont le *Journal des Dames et des Modes* publie le compte rendu, six d'entre eux furent publiés par l'éditeur Urbain Canel, dont la librairie se trouvait au numéro 9 de la rue Saint-Germain-des-Prés, et qui, en avril 1825, avait persuadé Balzac de devenir homme d'affaires. Charles Béchét, qui eut sa librairie au numéro 57, quai des Augustins, fut l'éditeur du *Gastronome français*. Ladvocat, fameux libraire du Palais-Royal, fut l'éditeur des *Mémoires sur l'impératrice*. Le *La Bruyère des Domestiques*, fut édité par Victor Thiercelin (rue du Coq-Saint-Honoré n° 6), qui était en même temps l'un des trente-six employés de l'imprimerie de Balzac et pour le compte duquel Balzac imprima quatre livres. Son nom figure également sur la page de garde de *La chasse au tir*, qu'il édita avec Urbain Canel. Quant à *L'art de mettre sa cravate*, il se vendait à la « librairie universelle » (rue Vivienne n° 2 bis) ainsi que « chez tous les marchands de cravates, de cols et de foulards les plus en vogue de la Capitale ».

livre est imprimé en très petits caractères et que le volume « contient par conséquent beaucoup de matières ». C'est précisément ce que Balzac voulait faire dès le début de son entreprise en juillet 1826 : produire des livres d'une typographie dense, par exemple les œuvres complètes de La Fontaine dans un seul volume. Balzac resta toujours fidèle à sa politique en la matière.

Quel genre de livres choisit La Mésangère ? Quatre étaient des romans (dont deux traduits de l'allemand par Mme A. Loewe-Weimars), deux des recueils de vers (dont un, les *Annales romantiques*, contenait deux poèmes de Balzac), et quatre des essais de nature diverse, témoin *La Chasse au tir* ou « sur les domestiques ». Parmi ces essais, deux sont remarquables : le livre déjà cité sur *L'Art de mettre sa cravate* qui était signé du pseudonyme « Baron Emile de l'Empesé » sous lequel on crut longtemps reconnaître Balzac<sup>14</sup> ; et *La Chasse au tir*, qui contenait des vers faisant allusion au journal de La Mésangère<sup>15</sup>. Vu le style de quelques-uns de ces

14. L'ouvrage présente deux portraits lithographiés du « Baron Emile de l'Empesé », qui ne ressemblent en rien à Balzac. Le *Journal des Dames et des Modes* du 15 juillet 1827 juge que l'auteur est un « ci-devant jeune homme » qui a également écrit le *Traité des cravates ou Cravatiana*, ouvrage librement traduit de l'anglais et publié en 1823. D'après Asselineau, l'auteur serait M. Lefebvre-Durufilé qui, plus tard, devint ministre de l'Agriculture. D'autres ont attribué l'ouvrage au poète Paul-Emile Debraux. Nous croyons avec Quérard que l'auteur est Marco de Saint-Hilaire, car dans l'exemplaire conservé à la Kunstbibliothek de Berlin on annonce les livres sous presse du même écrivain : *L'Art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans déboursier un sol ; L'Art de ne jamais déjeuner chez soi et de dîner tous les jours en ville et L'Art de recevoir des étrennes et de n'en pas donner*. Marco de Saint-Hilaire fut collaborateur du périodique dans les années 1820 à 1825. En 1835, il composa un *Traité de la toilette à l'usage des dames*.

15. Le compte rendu de *La chasse au tir* mentionne la division de ce poème en cinq chants dont chacun décrit une autre manière de chasser : la chasse en plaine, la chasse au bois, la battue en plaine, la chasse à la hutte, et la chasse à l'affût. L'article cite 71 vers du poème, dont quatre (tirés du quatrième chant, p. 73) se rapportent au costume du chasseur au Marais :

« Adoptez mon costume, il est des plus commodes :  
Le dessin n'en est pas dans le *Journal des Modes* ;  
Mais il est, je le crois, assez original  
Pour qu'il soit inséré dans ce savant journal. »

D'après le journal, l'auteur n'enseigne que ce qu'il a pratiqué lui-même. Le compte rendu du journal se termine par la remarque : « Même sans gravures, cette composition semi-burlesque aurait eu du succès. Si le tour poétique manque, il y a du moins partout de la clarté, et les plaisanteries décèlent un homme bien élevé. »

comptes rendus, on peut se demander si Balzac ne les avait pas écrits lui-même, comme il l'a fait en 1822 dans un autre journal pour son roman *Clotilde*. Le compte rendu de *La Chasse au tir*, publié le 10 septembre 1827, fut d'ailleurs rappelé au bon souvenir des lecteurs du *Journal des Dames et des Modes* quelques années plus tard, très exactement le 5 novembre 1836. A cette occasion, l'on précisa que Balzac était l'imprimeur du volume, et l'on ajouta :

« La variété des caractères en fait un véritable *specimen* d'imprimerie [...]. Depuis lors, M. Honoré de Balzac a mieux fait que d'imprimer lui-même, il a fait imprimer de nombreux ouvrages qui ont, surtout parmi les femmes, trouvé de grands admirateurs ; toutes les femmes veulent lire les œuvres de M. de Balzac, et si leur appréciation est comptée pour peu de chose dans le siècle où nous vivons, on leur permettra au moins de se sauver par le nombre. »

On sait bien que Balzac dut son succès d'écrivain, métier qu'il reprit en 1828, surtout aux femmes. Il suffit de penser aux caricatures qui le montrent en véritable dompteur de cœurs de femmes, et aux innombrables lettres qu'il reçut tous les jours de ses admiratrices. Rien d'étonnant à cela, car depuis sa *Physiologie du mariage*, qui fit de lui une célébrité littéraire, il avait acquis la réputation de défendre les intérêts de la femme, et surtout ceux de la femme mariée et de celle qui a passé l'âge de la jeunesse. Rien de plus naturel donc pour Balzac en 1829 que de passer un accord avec le directeur d'un journal féminin. Mais l'accord ne fut point signé avec La Mésangère. C'est au contraire un jeune concurrent de celui-ci, Emile de Girardin, qui engagea Balzac pour un journal qu'il avait l'intention de fonder et qui devait bientôt chasser le *Journal des Dames et des Modes* de la première place parmi les titres de la presse féminine. Acceptant l'offre, Balzac écrivit quatorze articles pour *La Mode* en 1830, dont deux font allusion à La Mésangère sur un ton peu respectueux<sup>16</sup>. La

16. Dans le manuscrit de son *Traité de la vie élégante* et dans *Gavarni*, Balzac dénigre La Mésangère afin de mieux louer les qualités du journal de Girardin (voir *Pl.*, t. XII, pp. 926-927, et *Œuvres diverses*, Conard, t. II, pp. 144-147). Les remarques faites dans le *Traité* [...] n'ont pas été publiées du vivant de Balzac.

conséquence, sinon la cause, fut une rupture des relations entre Balzac et le propriétaire du *Journal des Dames et des Modes*. Voilà probablement pourquoi en 1830, il n'y eut point d'articles sur Balzac dans ce journal.

Mais en septembre 1831, la relation reprit. Entre-temps, la situation de la presse féminine avait beaucoup évolué. Plusieurs concurrents du *Journal des Dames et des Modes* venaient de faire irruption sur le marché : *Le Follet*, le *Mercur des Salons*, *Le Narcisse*, *Le Lys*, *L'Echo de Longchamp* et *La Vogue*. La *Mésangère*, vieillard fatigué et assiégé par la concurrence, tomba malade et mourut. Son cher périodique fut vendu en juillet 1831 à un certain Alfred Dufougerais, homme de lettres retiré de la carrière politique, qui venait de se faire également l'acquéreur de *La Mode* et qui acheta aussi *La Vogue*, le premier journal à porter ce nom célèbre par la suite. Les concentrations dans la presse féminine débutaient alors, et le *Journal des Dames et des Modes*, accoutumé à assumer le rôle de pionnier, était de la partie.

Pour remplir les pages du *Journal des Dames et des Modes*, Dufougerais eut d'abord recours à l'ancien rédacteur en chef du journal, Herbinot de Mauchamps. Mais bientôt il ne s'entendit plus avec ce rédacteur ; il le licencia et chercha un remplaçant, tellement difficile à trouver que le périodique resta sans journaliste expérimenté de septembre 1831 au mois de mai 1832. Dans l'intervalle, c'est Dufougerais lui-même qui dut trouver des sujets à offrir à ses lecteurs. Pour pallier le manque d'idées, il appliquait la solution de facilité qui consistait à citer de longs passages tirés de nouveautés littéraires, et, en particulier d'un ouvrage récemment publié par Balzac. En tout, neuf des quinze numéros du journal publiés entre le 30 septembre et le 15 décembre 1831 offrent des extraits tirés des *Romans et contes philosophiques* de Balzac, dont la deuxième édition venait de paraître en trois volumes chez Charles Gosselin. Cet ouvrage, dont chaque volume coûtait 7,50 francs, comprenait treize romans et contes de Balzac, regroupés plus tard sous diverses rubriques dans *La Comédie humaine*. Parmi les ouvrages de ce recueil figurent *La Peau de chagrin* et *Le Réquisitionnaire*. C'est de ces deux textes que le *Journal des Dames et des Modes* tirait les citations qui

l'aidaient à remplir ses pages. Contrairement à la pratique qui fut la sienne quelques années plus tard, il ne cache pas l'origine des citations en 1831. Les textes reproduits sont accompagnés de quelques titres bien choisis, mais aucun commentateur ne juge les écrits ainsi empruntés à bon compte.

Quels passages Dufougerais choisit-il pour ses lecteurs ? Les textes tirés de *La Peau de chagrin* sont des fragments venant du premier tiers du roman. Ils décrivent l'épisode dans lequel Raphaël décide de tenter sa chance dans une maison de jeu, connaît la malchance, pense au suicide, et finit par rencontrer l'antiquaire qui possède la magique peau de chagrin. L'extrait s'interrompt au moment où l'antiquaire présente la peau à Raphaël, quand donc la tension arrive au point culminant, juste avant la révélation du pouvoir magique de cette peau, qui réalise tous les vœux de Raphaël tout en étant le fatal instrument qui abrège sa vie<sup>17</sup>. Si le journal cite des passages évoquant les maisons de jeu et les conséquences du jeu, c'est que ce sujet était souvent traité dans le journal. Au printemps de 1830 encore, le périodique avait publié plusieurs articles sur « Le jeu dans les appartements du Roi » (20 mars, 5 avril et 15 mai 1830), et le 30 novembre 1831 il expliquait les nouvelles règles du jeu de l'écarté. Le journal publiait aussi des illustrations montrant des joueurs de cartes (par ex., la planche n° 407). Aussi les emprunts à Balzac ont-ils dû bien convenir à un public qui fréquentait les salons et qui, aux heures de loisir, n'hésitait pas à s'adonner au jeu.

Les passages cités du *Réquisitionnaire*, ouvrage beaucoup plus court que *La Peau de chagrin*, furent si adroitement choisis qu'aucun élément essentiel du conte ne manquait<sup>18</sup>. Les fragments retenus présentent toute l'histoire mélodramatique de la comtesse de Dey, qui attend le retour de son fils officier parmi les émigrés et qui meurt de chagrin quand ses espérances sont déçues. Les lectrices du *Journal des Dames et des Modes* semblent avoir tout particulièrement apprécié ce choix, témoin la lettre d'une abonnée publiée dans le numéro du

17. *Pl.*, t. X, pp. 59-82. Il serait intéressant de faire une comparaison détaillée entre le texte de la *Pléiade* et celui du *Journal des Dames et des Modes*.

18. *Ibid.*, pp. 1105-1120.

30 novembre 1831 : « Votre Journal, Monsieur le Rédacteur, [...] fait [...] quelquefois des excursions dans le domaine de la littérature, et elles se distinguent souvent par un goût sûr et délicat » (p. 521).

Jusqu'alors le journal ne s'était intéressé qu'aux *ouvrages* imprimés ou écrits par Balzac. Les faits et gestes de l'homme privé ne retinrent son attention qu'à partir de 1833. Le 20 avril 1833, le périodique signale la participation de Monsieur de Balzac à un bal masqué chez Alexandre Dumas. A cette fête, qui réunissait « toute la secte frénético-romantique de Paris », Balzac fit une entrée remarquée, habillé en « Phoebus ». Devant l'impossibilité de deviner la raison du choix de ce costume, le journal refuse de se livrer à des spéculations. Rien, cependant, n'empêchait les lecteurs de se demander si le romancier voulait par ce choix faire allusion au personnage de *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo, dans lequel Phoebus de Châteaupers est l'objet de l'amour de la belle Esmeralda, ou s'il cherchait à s'affubler des traits d'Apollon, autre nom du dieu dont l'écrivain prit le déguisement. De toute façon, Balzac commença à jouer dans cette presse un rôle de personnalité qu'aujourd'hui on qualifierait de « médiatique ».

En une autre occasion, le *Journal des Dames et des Modes* fit une remarque personnelle au sujet de Balzac, pourvoyeur d'articles de feuilleton. Le 30 janvier 1835, le journal se permit de critiquer Balzac pour son comportement vis-à-vis de la *Revue de Paris* :

« promettre et tenir sont deux [...]. Témoin M. de Balzac, qui, chaque semaine, irrite la curiosité, et lasse la patience des lecteurs de la *Revue de Paris*, en leur promettant pour la prochaine livraison, *sans retard*, la suite d'un article commencé depuis six mois, et dont on a oublié le commencement quand vient la fin. En vérité, il faut que M. de Balzac soit bien sûr de son talent, et la *Revue de Paris* de ses abonnés, pour les mettre si souvent à l'épreuve ; cependant qu'ils ne s'y fient pas trop : car c'est acheter cher le plaisir de lire M. de Balzac, que de le payer par des désappointemens de chaque semaine ! »

Les démêlés de Balzac avec la *Revue de Paris* sont trop connus pour qu'on ait à les raconter ici en détail. L'écrivain s'était engagé à écrire quarante pages de feuilleton par mois

pour ce journal, engagement auquel il ne fut pas toujours fidèle. Le directeur avait promis de ne pas reproduire ailleurs que dans son journal les manuscrits de Balzac. Aucun des deux hommes ne tint sa promesse. En 1835, les différends finirent en justice, dans un procès à sensation où le directeur fut condamné.

Pour ce qui est du ton familier du *Journal des Dames et des Modes* à l'égard de Balzac, il s'explique peut-être par un rapprochement entre le propriétaire du journal et l'auteur. Entre 1833 et 1835 le journal et le romancier partagèrent le même imprimeur, fait en soi de peu d'importance, mais qui fut l'occasion d'un resserrement des liens entre Balzac et le périodique. Adolphe-Auguste Everat, ami de Balzac entre 1833 et 1835<sup>19</sup>, imprima les *Contes drolatiques* ainsi que *Le Père Goriot*. Du 5 mars 1833 au 30 janvier 1835, il imprima également le *Journal des Dames et des Modes*. A la tête d'une des grandes imprimeries parisiennes de l'époque, Everat employait environ 300 ouvriers travaillant sur 35 presses et produisant chaque jour plusieurs milliers de feuilles. Entre autres journaux, l'entreprise tirait *L'Europe littéraire*, *Le Musée des Familles* et *Le Journal des connaissances utiles*.

Balzac figure encore dans le *Journal des Dames et des Modes* dans les articles faisant état de ses récentes publications. A la date du 15 août 1835, on peut lire :

« Qui de nous n'a pas lu sur toutes les vitres des cabinets de lecture : *Le Père Goriot, roman inédit de M. de Balzac*, qu'il avait déjà lu dans deux ou trois *Revues*, et vu représenté sur deux ou trois théâtres ? — Ne désespérons donc pas de voir un de ces jours, paraître à la librairie d'Eugène Renduel, sous le titre de *Roman inédit de M. de Balzac, la Folle de la Bérésina*, une des scènes de la vie de province, revue, corrigée, augmentée de deux ou trois chapitres. En attendant, le théâtre l'a mise en scène ; les yeux satisfaits ont demandé, à la première représentation, le nom du décorateur : Derval a nommé M. Ciceri ; il aurait bien dû nous lire la nouvelle de M. de Balzac, au milieu des glaces de la Bérésina, que tout le monde voudra voir et qui feront encore bien plus d'impression, cet hiver, sur la comtesse Vandière et sur les spectateurs.

19. Nicole Felkay, « Deux imprimeurs de Balzac : André Barbier et Adolphe Everat », *AB* 1978, pp. 225-243. Le 7 mars 1832, Everat tirait 1 200 exemplaires des *Contes drolatiques*, et le 6 juillet 1833 encore 1 000 exemplaires. Le *Journal des Dames et des Modes* tirait à 2 000 exemplaires le 12 mars 1833.

— La débutante, Mlle Mina Roussel, a de l'âme, mais pas d'organe ; Derval est toujours froid et surtout en Russie, Levassor fait rire jusque dans le Kremlin. »

Puis, le 5 février 1836 le journal écrit :

« La plus grande mystification est le *Livre mystique*, ouvrage nouveau, de M. de Balzac. Il se compose de trois nouvelles qui ont paru il y a quelques années dans la *Revue de Paris* et les *Scènes de la vie de Province*. — *Le Lys dans la vallée*, nouvelle fleur de M. de Balzac, éclore ces jours derniers dans la *Revue de Paris*, ne s'est point épanouie ; de remise en remise, l'auteur nous aurait mené jusqu'au printemps prochain. Mais le directeur de la *Revue* et ses abonnés ont perdu patience, et le tribunal a condamné M. de Balzac a dix mille francs de dommages-intérêts. — M. de Balzac s'est dégagé, dit-on, d'avec la *Revue de Paris*, pour s'engager avec la *Chronique de Paris*. Puisse-t-il mieux remplir ces nouveaux engagements. »

En 1836, Balzac lui-même devint en effet le directeur d'un journal. Las d'être à la merci d'individus comme Buloz, le directeur de la *Revue de Paris*, Balzac réalisa enfin son vieux rêve d'avoir son propre périodique. Ce rêve, il l'avait nourri depuis 1821 au moins, lorsqu'il écrivait à Laure qu'« il est possible qu'au quinze de janvier [...] nous fassions un journal »<sup>20</sup>. Il en parla encore à sa mère en 1832. Mais le rêve ne se concrétisa qu'à la suite d'un événement fort amusant, que raconte Léon Gozlan<sup>21</sup> : un jeune homme se présenta chez Balzac pour lui demander de tenir la rubrique « Modes et Théâtres » à la *Chronique de Paris*. Balzac, qui avait déjà abandonné l'espoir de trouver les moyens de financer son journal, s'imagina que le jeune démarcheur était le fils d'un riche banquier susceptible de lui ouvrir les portes des institutions de crédit. Malgré ses dettes, il décida donc de donner un grand dîner en l'honneur du jeune homme, l'invitant en présence de quelques amis. Le dîner fut splendide, mais l'espoir bercé par Balzac ne se réalisa point. Le jeune homme s'éclipsa sans laisser de trace. Néanmoins, Balzac sentait de nouveau se réveiller en lui la volonté de devenir patron de presse et se lança dans l'entreprise avec l'énergie nécessaire pour réaliser l'affaire.

20. *Corr.*, t. I, p. 117.

21. Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*, Paris, 1886.

Les réalités économiques ne tardèrent pas à s'imposer. A l'évidence, *La Chronique de Paris* ne permettait pas à Balzac de vivre. Au contraire, l'affaire fut financièrement désastreuse. Balzac se vit encore contraint de rechercher des personnes à qui il pût vendre ses écrits, et qui fussent susceptibles de faire de la publicité pour ses livres, tout en partageant par ailleurs son désir de donner un nouvel élan au monde de la presse. Parmi les personnes avec qui Balzac renoua des contacts, il y avait Emile de Girardin, qui engagea l'écrivain nécessaire pour son nouveau journal *La Presse*. Ce quotidien marque une date dans l'histoire du journalisme du fait qu'il se vendait pour la moitié du prix des autres journaux. Son financement était rendu possible par l'introduction d'une publicité tapageuse qui apportait un soutien au journal et permettait de fixer le prix de l'abonnement à la modique somme de 40 francs par an. Des réclames vantant *La Presse* furent lancées dans tous les autres journaux de l'époque, y compris le *Journal des Dames et des Modes*, qui annonça, plusieurs fois sur une page pleine, la parution du nouveau quotidien. Deux de ces annonces mentionnaient le nom de Balzac, et l'une d'entre elles citait les titres de romans *La Haute Banque* et *Une femme supérieure* qu'il avait promis d'écrire pour *La Presse*. Le dernier texte parut en effet dans le feuilleton de *La Presse* du 1<sup>er</sup> au 14 juillet 1837. Plus tard, Balzac ajouta plusieurs passages à ce roman et lui donna le titre : *Les Employés*. L'autre texte, *La Haute Banque*, ne parut jamais dans *La Presse*, mais fut publié en 1838 sous forme de volume séparé, sous le titre : *La Maison Nucingen*. *La Presse* devint en effet pour Balzac un journal auquel il allait confier bon nombre de ses ouvrages, notamment *La Vieille Fille*, *Le Curé de village*, *La Rabouilleuse*, *Honorine*, ainsi qu'un extrait d'*Illusions perdues* portant alors le titre *Comment se font les petits journaux*, publié le 4 juin 1839. Dans ce dernier texte, Balzac semble s'être inspiré des observations qu'il avait pu recueillir en fréquentant le milieu journalistique, notamment celui du *Journal des Dames et des Modes*.

Une autre personne que Balzac dut rencontrer au moment où il cherchait à sortir des difficultés pécuniaires dues à la publication de sa *Chronique de Paris* fut Marie de l'Épinay.

Tout comme lui et Girardin, elle consacrait toute son énergie à assurer l'existence d'un périodique. A la différence de la *Chronique de Paris* et de *La Presse*, son périodique, le *Journal des Dames et des Modes*, avait une longue tradition, mais il perdait si vite sa clientèle que le précédent propriétaire ne voulait plus continuer à financer sa parution. C'est donc elle qui se porta acquéreur du journal au printemps 1836. Pour sauver la plus ancienne feuille de mode de France, elle fit jouer ses relations avec les auteurs et poètes contemporains rencontrés dans le salon littéraire de sa mère, la comtesse de Bradi, femme de lettres et collaboratrice du *Journal des Dames et des Modes* depuis 1818. Marie de l'Épinay connaissait un grand nombre de personnes en mesure de venir en aide à son journal en lui apportant une meilleure qualité. Son plan, exprimé dans le numéro du 5 juillet 1836, consistait à « s'adresser aux littérateurs les plus distingués de la capitale ». Balzac comptait parmi les élus. Peut-être le rencontra-t-elle à l'occasion d'un bal donné le 16 mars 1836 chez son amie Delphine de Girardin, où Balzac fut invité. Ce qui est sûr, c'est que soudain en mai, juin et juillet 1836, le *Journal des Dames et des Modes* publia trois articles signés d'un « De Balzac ».

A première vue, ces trois écrits, munis d'un titre et d'une signature, semblent avoir été écrits exprès pour le journal. On ne précisait nulle part que ces textes provenaient de livres déjà publiés. Mais le lecteur averti pouvait vite se rendre compte qu'il s'agissait de passages tirés de *La Fleur des pois*, paru en novembre 1835, et de *La Fille aux yeux d'or* dont la première partie fut publiée en avril 1834 et la deuxième en mai 1835. Balzac reçut-il de l'argent pour cette reprise de textes déjà connus ? On n'en sait rien. Il est vrai que son procès avec la *Revue de Paris* l'avait sensibilisé au problème de l'impression de ses textes sans autorisation préalable et sans rémunération en contre partie<sup>22</sup>. Il est vrai aussi qu'il considérait

22. Cette sensibilité s'exprime dans un article publié le 30 octobre 1836 dans la *Chronique de Paris* (« Sur les questions de la propriété littéraire et de la contrefaçon »). Balzac a été hanté par cette idée depuis 1830, date à laquelle il fonda une « Société d'abonnement général » destinée à résoudre le problème de la commercialisation de la littérature en faveur des auteurs (Voir R. Chollet, *Balzac journaliste [...]*, op. cit., pp. 518-536).

devoir porter plainte au tribunal chaque fois qu'il apprenait pareille violation de ses droits, qu'il agit ainsi à l'égard de la *Revue Etrangère*, et que le *Journal des Ecoles* échappa avec peine à une poursuite judiciaire analogue. Il est vrai enfin que Balzac a payé quantité de dettes en 1836, dont huit effets de 5 800 francs à Alexandre de Berny, dont on ignore l'origine. Par contre, il pourrait bien avoir donné son accord à Marie de l'Épinay sans demander un sou, et sans, bien sûr, lui intenter de procès.

Les trois textes choisis par cette dernière convenaient parfaitement à un journal de mode, car ils traitent de la vie élégante. Le premier, publié le 31 mai 1836, est un extrait de *La Fleur des pois*, qui commence par les mots : « Paul avait acquis pour une somme [...] » et se termine par : « Il semblait avoir chiffré son désordre »<sup>23</sup>. Le morceau parut dans le journal sous le titre : *Parallèle entre l'homme élégant et l'homme à la mode*, soulignant ainsi la subtile distinction entre le terme « élégant » et l'expression « à la mode ». Dans ce texte s'affirme la conviction balzacienne qu'il suffit d'avoir de l'argent pour devenir un « homme élégant », mais que le titre d'« homme à la mode » ne s'acquiert que par une certaine nonchalance.

Le second texte, publié le 15 juin 1836, est deux fois plus long que le premier, et porte le titre : *De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes*. C'est, en partie, un extrait de *La Fille aux yeux d'or*<sup>24</sup>. Ce texte débute par une réflexion sur l'axiome : « L'habit fait l'homme » : « Si la coupe de votre habit est mauvaise, vous n'aurez jamais l'estime de certaines femmes. Les ciseaux d'un tailleur de Paris coupent plus de destinées en un jour, que n'en tranchèrent jamais ceux de la Parque Atropos. Que de brillants avenir viennent se briser chaque jour contre le seuil d'un atelier de tailleur [...]. Si vous ne m'en croyez pas, vous en croirez peut-être quelqu'un à qui les femmes ont été révélées, et qui les connaît mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes ». Suit la citation de *La Fille aux yeux d'or* qui commence par :

23. *La Fleur des pois* devint plus tard *Le Contrat de mariage*. Pour le passage cité voir *PL.*, t. III, pp. 529-530.

24. *PL.*, t. V, pp. 1071-1073.

« Laurent avait apporté devant son maître tant d'ustensiles », et qui finit ainsi : « crois-tu que ce ne soit rien que de [...] pouvoir mépriser l'homme le plus supérieur, s'il porte un gilet arriéré », passage qui décrit le soin qu'Henri de Marsay met dans sa toilette. Le dandy exprime la philosophie selon laquelle les femmes aiment les hommes bien habillés parce qu'elles croient en cette vérité qu'« en se soignant soi-même, on soigne le bien d'autrui ». Venant de la directrice d'un grand journal de dames, le choix de ce texte peut paraître surprenant : elle ne semble pas en effet avoir été offusquée par l'anti-féminisme exprimé dans des phrases comme celles-ci : « Un fat qui s'occupe de sa personne, s'occupe d'une niaiserie, de petites choses. Et qu'est-ce que la femme ? Une petite chose, un ensemble de niaiseries ». Pouvait-on espérer que toute lectrice de la revue saurait faire la distinction entre des formules prêtées à un personnage et la conviction du journal ?

Le troisième texte, signé « De Balzac » et publié le 10 juillet 1836, était un autre extrait de *La Fille aux yeux d'or*<sup>25</sup>, portant pour la circonstance le titre : *L'Intérieur d'un boudoir*. Cet article décrit la décoration d'une chambre faite pour réchauffer « l'être le plus froid ». Le passage débute par : « La moitié du boudoir [...] décrivait une ligne circulaire » et finit par la phrase : « Il y avait dans cette harmonie parfaite un concert de couleurs auquel l'âme répondait par des idées voluptueuses, indéfinies, flottantes ». La description du boudoir prenait modèle sur celui de la rue des Batailles que Balzac avait installé pour ses rendez-vous clandestins avec ses douces amies, notamment Mme Guidoboni-Visconti. Les lecteurs et les lectrices du *Journal des Dames et des Modes* qui ignoraient le contexte du roman dont le passage était tiré, pouvaient y trouver une description de décors fantaisistes dont ils pouvaient s'inspirer pour réaménager leurs propres appartements ou meubler leurs rêves avec plus de goût et de délicatesse.

25. *Ibid.*, pp. 1087-1088.

La quarantième année de la parution du journal, c'est-à-dire 1836, est bien l'année où parut dans cette publication le plus grand nombre d'articles consacrés à Balzac ou écrits par lui ; parmi tous les numéros de cette année pléthorique, celui du 15 juin 1836 lui ouvre le plus grand nombre de pages, précisément une bonne moitié des huit pages de l'illustré. Ce numéro contient non seulement le texte de *La Fleur des pois*, mais inclut en plus un long compte rendu de trois présentations de la fameuse canne de Balzac. Le compte rendu intitulé *Les trois cannes de M. de Balzac* est signé « T. G. » : il s'agit probablement de Tanneguy Goulet, collaborateur du *Journal des Dames et des Modes* à partir de 1835 et, à partir de novembre 1836, directeur, pour un an, de *L'Union des Modes*, feuille presque identique au *Journal des Dames et des Modes*. Voici le texte *in extenso* :

M. de Balzac a trois cannes : une de la façon de M. Huret ; une de celle de M. Dantan ; et l'autre de celle de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay). Ces trois cannes ne font qu'une seule et même canne.

« 1° *La canne de M. de Balzac*, par M. Huret, est un chef-d'œuvre d'art, ou plutôt de mécanisme. — Mais pourquoi est-elle si colossale ? — Pourquoi a-t-elle l'embonpoint de ces énormes gourdins dits : *droits de l'homme et du citoyen*, que Bosio et Carle Vernet mettaient à la main de leurs incroyables, en l'an VIII de la république française ? — Cache-t-elle dans ses flancs un parapluie, une épée, un poignard, une carabine, un lit de fer, des cartouches, une conspiration ? — Non, mais elle renferme dans sa partie supérieure l'élégant mouchoir de batiste de M. de M. Balzac (*sic*), aux initiales gothiques H. B. Dans ses compartiments inférieurs qui vont en diminuant de diamètre jusqu'au bas, M. de Balzac a logé un cure-dent, un cure-oreille, une brosse, un peigne à favoris, et une foule de petits objets de toilette dont nous ne ferons pas l'énumération parce que, comme le dit avec justesse M. de Balzac, dans le logique et spirituel compte rendu de son procès contre la *Revue de Paris* : " C'est une trop grande douleur que d'assister de son vivant à son inventaire (même à l'inventaire de sa canne), que de livrer quelque chose de son intérieur, cette douce patrie où l'on souffre, où l'on aime, où l'on est aimé ! ". Et cependant que de fois n'a-t-on pas fait l'inventaire de celui qui fait si admirablement les inventaires de ses héros et de ses héroïnes, que, par l'arrangement de leurs meubles, il nous révèle leurs caractères, leurs passions, leurs intérêts, leur vie entière. " Ne s'est-on pas assis effrontément chez lui sans y être entré ? N'a-t-on pas

raconté ce qui s'y passe, ce qui s'y fait ? — N'y a-t-on pas cloué de prétendus tapis, posé des divans fantastiques, habillé des laquais, verni des carrosses ? ». Ne descendons donc pas plus avant dans la canne de M. de Balzac ; d'ailleurs un impénétrable secret nous en ferme l'entrée ; M. Huret et M. de Balzac le connaissent seuls. Au lieu de défier M. Fichet d'ouvrir ses serrures, dans les cartels de serrureries dont il a tapissé pendant six mois les murs de Paris, pourquoi M. Huret ne l'a-t-il pas défié d'ouvrir la canne de M. de Balzac ? — Si M. de Balzac lui-même ne nous l'a dit, nous n'aurions jamais cru que " trente personnes, à Paris, portassent des cannes plus riches que la sienne ; entr'autres le comte V... qui a sur sa canne un diamant de six mille francs, et qui l'a présentée à la canne de M. de Balzac. " — Plaisanterie que nous trouvons, avec M. de Balzac, de très bon goût.

« 2° *La canne de M. de Balzac*, par M. Dantan, est une colonne : aux vitres de Susse, avec cette canne, M. de Balzac me fait l'effet de Napoléon se promenant avec la colonne de Vendôme à la main. La canne qui n'est ordinairement que *l'accessoire*, est ici le principal : ce n'est pas l'auteur d'*Eugénie Grandet*, de la *Physiologie du mariage*, du *Père Goriot* et de la *Recherche de l'absolu*, qui fait reconnaître la canne, mais bien la canne-monstre qui fait dire aux *flâneurs* du passage des Panoramas (ces gastronomes de l'œil) : " Tiens, c'est Balzac ! ".

« 3° *La canne de M. de Balzac*, par Mme Emile de Girardin. — Derrière les deux premières cannes dont nous venons de parler, il y a éclipse partielle de M. de Balzac ; derrière celle-ci, M. de Balzac disparaît comme une muscade sous le gobelet d'un escamoteur, — lui et qui-conque la prend de la main gauche. C'est par l'intervention de cette dernière canne que Tancrède Dorimont se soustrait au " MALHEUR D'ÊTRE BEAU, — fatalité qui vous poursuit toujours à toute heure de votre vie, — obstacle à toute chose, — bonheur ridicule que les niais vous envient, — faveur des dieux qui fait de vous un Paria, condamné à traîner sur la terre une existence misérable entre les pères prudens et les maris épouvantés qui vous proscrivent ". Avec cette canne *gigétique*, Tancrède Dorimont, plus invisible que le soleil un jour d'éclipse, lit aussi couramment dans le cœur de toutes les femmes, que M. de Balzac a lu dans ceux de la *Femme de trente ans*, d'*Eugénie Grandet*, de *Madame Jules* et de *Madame de Beauséant*. Puis, quand parmi toutes les pages de cet énorme in-folio, Tancrède en a trouvé une bonne, il y fait une marque, l'épouse, l'emmène à Blois, et rend à M. de Balzac sa canne dont il a besoin pour sonder le cœur des HÉRITIERS BOIROUGE ; — si toutefois des héritiers ont un cœur ? Jadis Mme de Girardin observait le *monde intime* avec un *lorgnon*, aujourd'hui c'est avec une *canne* ; et, à l'aide de ce nouvel instrument d'optique, elle y a fait encore d'inté-

ressantes découvertes, de fines observations, de spirituelles critiques qu'une femme seule pouvait faire, parce que l'intuition des faits intérieurs n'a été donnée dans toute sa plénitude qu'à la femme et à M. de Balzac. »

Reste dans cet inventaire à examiner encore trois textes du *Journal des Dames et des Modes* où il est question de Balzac. L'un d'eux, daté du 5 novembre 1836, intitulé *Miscellanées*, traite de Balzac imprimeur de *La Chasse au tir*, rappelle le compte rendu du livre fait par le journal en 1827 et fait allusion à la tentative de Balzac de devenir membre de l'Académie française. Honoré de Balzac est comparé avec Guez de Balzac (1594-1655), correcteur général d'imprimerie et écrivain. En caractérisant Guez de Balzac, le rédacteur écrit :

« Balzac fut du petit nombre de ces écrivains qui jouirent de leur vivant de la plus grande célébrité : mais, si son siècle éleva trop haut son mérite ; par un retour fâcheux, le siècle suivant parut le reléguer parmi les littérateurs du dernier ordre. Balzac était membre de l'Académie Française. »

En rappelant que l'honneur de siéger parmi les Immortels n'était aparemment pas une garantie d'immortalité pour un écrivain, le rédacteur semble vouloir consoler ceux qui auraient souhaité que leur auteur préféré fût l'un des privilégiés élus par l'Académie.

Le texte suivant, daté du 20 mars 1837, décrit le portrait de Balzac qui fut exposé au Salon :

« En nous retournant, nous nous sommes trouvé face à face avec le portrait d'un gros individu enveloppé jusqu'au menton, dans une blouse de flanelle, comme un parapluie dans un fourreau, et qu'au premier aspect vous prendriez pour un chanoine de Tours. Il faut le regarder à deux fois pour reconnaître, sous cette épaisse enveloppe, l'observateur si fin, si délié, qui a étudié et analysé le caractère féminin dans ses replis les plus cachés, M. de Balzac, enfin, ce Christophe-Colomb de la femme de quarante ans, que tant de jeunes femmes ont rêvé pâle, svelte et vaporeux ; combien la réalité est différente de leurs rêves ! Que d'illusions vont tomber devant cette toile ! Combien de voix s'écriront : " Rendez-nous notre Balzac ! " . »

Le numéro du 20 novembre 1837 est le dernier où l'on parle d'Honoré de Balzac dans le *Journal des Dames et des Modes*. Ce fut d'ailleurs la plus courte de toutes les remarques à son

sujet, quoique la plus importante peut-être pour certaines lectrices de ce journal de mode. Dans un article consacré aux nouvelles façons de parer sa robe avec des plumes, le rédacteur déclare :

« Le costume de Mlle Fanny Elssler [...] va encore accroître la vogue de ces plumes légères et vaporeuses qui, de l'avis de M. de Balzac, vont si bien aux brunes. »

Balzac, qui, toute sa vie, avait souhaité que l'on vît en lui un grand connaisseur de l'élégance, était parvenu au terme de ses ambitions. Le voilà enfin cité à titre d'« arbiter elegantiarum » dans un grand journal de mode, régissant le Tout-Paris, juge des finesses du beau monde de son époque, érigé en autorité par cette même presse féminine qu'il avait fait triompher et qui lui rendait les honneurs au moment où il était au faite de sa gloire.

L'intérêt que le *Journal des Dames et des Modes* portait à Balzac s'arrête en novembre 1837. Après cette date, le périodique connut des difficultés internes, de fréquents changements de personnel, des problèmes financiers, et d'autres ennuis, qui mirent un terme à la collaboration entre le journal et ses grands écrivains. A peine un an plus tard, en février 1839, le périodique cessa de paraître.

Posons encore la question de savoir pourquoi les remarques sur Balzac atteignent leur apogée en 1836. Peut-on trouver des éléments dans la vie de l'auteur qui indiquent qu'il contribuait lui-même à l'intérêt que le périodique lui portait ? L'année 1836 constitue en effet un moment-charnière dans la vie du grand romancier. Balzac était arrivé au point où il avait atteint et le succès littéraire et le succès mondain. Mais il était en même temps désillusionné sur la société, écoeuré par les intrigues, dégoûté par ses procès, découragé par les difficultés rencontrées dans son propre journal et attristé par la mort de la femme qui avait été son premier amour. En quelque sorte, 1836 fut une année de bilans pour l'auteur. Il se rappelait les débuts de sa carrière, revenait en arrière pour terminer des romans laissés à l'état de fragments pendant dix ans et plus (par ex. *L'Excommunié*)

et s'occupait de publier des nouvelles restées sous forme de manuscrits (par ex. *Facino Cane*). Il rassemblait et publiait également un recueil des *Œuvres d'Horace de Saint-Aubin*, reconnaissant enfin qu'il était bel et bien l'auteur des romans écrits sous ce pseudonyme. 1836 fut enfin l'année où les activités du romancier et du journaliste convergèrent. Balzac posa les jalons d'un nouveau roman qui allait prendre la forme d'une sorte d'autobiographie de sa jeunesse : *Illusions perdues*, tant inspiré, jusqu'au détail, des expériences vécues par le jeune Balzac.

Nous avons montré ailleurs que « le petit journal » dans ce roman est en un grand nombre de points identique au *Journal des Dames et des Modes*<sup>26</sup>. Compte tenu des éléments autobiographiques de l'œuvre de Balzac, il est raisonnable de se demander si Balzac n'a pas lui-même travaillé pour le journal de La Mésangère durant les années où est situé le roman. En effet, pour la période allant de 1819 à 1822, nous avons trouvé des évidences qui confirment cette hypothèse. Pour cette époque, l'on compte plusieurs articles dans le journal signés d'un B. De plus, il existe toute une série de textes anonymes qui ont pour thème la vie et les préoccupations d'une personne qui pourrait bien être le jeune Honoré. Si Balzac ne signait pas les articles et passait cette activité sous silence devant ses amis et parents, c'est peut-être parce qu'il croyait un tel travail peu digne d'un auteur en quête de réputation. Une collaboration de Balzac au *Journal des Dames et des Modes* entre 1819 et 1822 expliquerait tant de détails de la biographie et de l'œuvre de Balzac. Par exemple, l'intérêt constant de Balzac pour la description des us et coutumes des Français tout au long de sa vie, ou encore le fait que La Mésangère est le seul parmi les éditeurs de journaux de mode dont il parle plus tard et avec grand respect, enfin, pour revenir à 1836, le grand nombre d'articles sur Balzac dans ce journal, en une année déterminée par une rétrospective sur la jeunesse de l'auteur.

Les détails de notre hypothèse d'une collaboration de Balzac au *Journal des Dames et des Modes* entre 1819 et 1822<sup>27</sup>

26. Voir note article cité plus haut, note 8.

27. Voir nos articles cités plus haut, notes 7 et 11.

sont évoqués ailleurs. Ils permettent de voir que Balzac vit ses premiers écrits publiés par le journal, ce qui jette une toute autre lumière sur le début de sa carrière. Ici nous nous sommes attachés à décrire les reflets de l'œuvre et de la vie de l'auteur postérieurs à cette collaboration active. Cette période de dix années, de 1827 à 1837, était d'autant plus intéressante à examiner que Balzac et le périodique se trouvaient alors au zénith de leur gloire.

Annemarie KLEINERT.

ANNEKE

*Le « Journal des Dames et des Modes »,  
témoin de l'activité littéraire et mondaine de Balzac (1827 à 1837)*

Date de publication des articles [...]	Pagination des articles [...]	Genre d'article publié par le « Journal des Dames [...] »	Signature de l'article
--	-------------------------------	---	------------------------

Comptes rendus de livres imprimés dans l'imprimerie de Balzac

1827 :

15- 7	311	<i>L'art de mettre sa cravate</i> , par le baron de l'Empesé (Marco de Saint-Hilaire), 122 pages, 4 pl., 1 lith. Compte rendu d'une demi-page. BN : L1 <sup>11</sup> 13.
10- 9	394-397	<i>La chasse au tir</i> , anonyme, poème en cinq chants, 5 grav. col. Compte rendu de trois pages. BN : Ye 18213.
15-12	547-549	<i>Le gastronome français, ou l'art de bien vivre</i> , par les anciens auteurs du <i>Journal des gourmands</i> , 512 pages. Compte rendu de deux pages. BN : V 39928.
20-12	555-556	<i>Le La Bruyère des domestiques</i> , par la comtesse de Genlis, 368 pages, 6 gr. Compte rendu de deux pages. BN : R 37056/7.
31-12	568-570	<i>Annales romantiques. Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine. 1827-1828</i> , édité par Urbain Canel, 446 pages, 1 gr. Deux vol. ont précédé celui-ci. Compte rendu de deux pages. BN : Ye 12195.

1828 :

5- 2	53- 55	<i>Tableaux poétiques</i> , par le comte Jules de Rességuier, 255 pages, 2 pl. Compte rendu de deux pages. BN : Ye 32041.
------	--------	---

Date de publication des articles [...]	Pagination des articles [...]	Genre d'article publié par le « Journal des Dames [...] »	Signature de l'article
25- 2	84- 87	<i>Le Duc de Guise à Naples. Mémoires sur les révolutions de ce royaume en 1647 et 1648</i> , anonyme (l'auteur est le comte Amédée de Pastoret), 2 <sup>e</sup> éd., 319 pages. Compte rendu de trois pages. D'après la <i>Bibl. de la France</i> du 22 déc. 1827, Balzac n'aurait imprimé que des faux-titres, titres et couvertures.	
25- 5	228	<i>Véronique ou la Béguine d'Arau, histoire de 1444</i> , par Henri Zschokke, traduite de l'allemand par A. Loewe-Weimars, 4 vol. de 245, 240, 240 et 228 pages. Compte rendu d'une page.	
15- 6	263	<i>Le Ménétrier, ou une insurrection en Suisse, histoire de 1655</i> , par Henri Zschokke, traduite de l'allemand par A. Loewe-Weimars, 5 vol. de 227, 217, 216, 191 et 236 pages. Compte rendu d'une demi-page.	
1829 :			
5- 6	245-246	<i>Mémoires sur l'impératrice Joséphine, ses contemporains, la cour de Navarre et de la Malmaison</i> , anonyme (l'auteur est une femme), 3 <sup>e</sup> vol., 379 pages. Compte rendu d'une page. BN : Lb <sup>44</sup> 319. Le livre parut alors que Balzac avait déjà abandonné son imprimerie. Selon Bruce Tolley, le travail fut commencé par Balzac et terminé par les imprimeurs J. Pinard (pour le 1 <sup>er</sup> vol.) et A. Barbier. Selon Nicole Felkay, Balzac aurait seulement déclaré vouloir imprimer le livre, mais il n'aurait jamais commencé le travail.	

Citations tirées des « Romans et contes philosophiques » de Balzac, deuxième édition

1831 :

30- 9	427-430	Première citation tirée de <i>La Peau de chagrin</i> . Le texte porte le titre : « Une maison de jeu vue le matin ». Le roman est annoncé comme étant écrit « par M. de Balzac ».
5-10	437-438	Deuxième citation tirée du même roman. Le texte porte le titre : « Les suites du jeu ».

Date de publication des articles [...]	Pagination des articles [...]	Genre d'article publié par le « Journal des Dames [...] »	Signature de l'article
25-10	468-470	Troisième citation tirée du même roman. Le texte porte le titre : « Les suites du jeu (2) ».	
31-10	476-478	Quatrième citation tirée du même roman. Sans titre.	
5-11	485-487	Cinquième citation tirée du même roman. Sans titre.	
25-11	517-518	Extrait de la même édition des <i>Romans et contes philosophiques</i> , citant des passages du <i>Réquisitionnaire</i> , « par M. de Balzac ». Sans titre.	
30-11	524-526	Deuxième extrait du <i>Réquisitionnaire</i> .	
10-12	540-542	Troisième extrait du <i>Réquisitionnaire</i> .	
15-12	548-550	Quatrième et dernier extrait du <i>Réquisitionnaire</i> .	

#### Divers articles sur Balzac et citations tirées de divers romans

<b>1833 :</b>			
20- 4	173-174	Description d'un « Bal Travesti » chez Alexandre Dumas où Balzac se présente en costume de « Phoebus ».	
<b>1835 :</b>			
31- 1	46- 47	Remarque sur le retard d'une livraison de feuilleton promis par Balzac à la <i>Revue de Paris</i> .	
15- 8	359	Annnonce de la publication du <i>Père Goriot</i> ainsi que de la prochaine première de <i>La Folle de la Bérésina</i> .	
<b>1836 :</b>			
5- 2	55	Annnonce de la publication récente du <i>Livre mystique</i> et du <i>Lys dans la Vallée</i> , « par M. de Balzac ». L'article mentionne le nouveau journal de Balzac, la <i>Chronique de Paris</i> .	
31- 5	235	Publication d'un article intitulé « Parallèle entre l'homme élégant et l'homme à la mode », dont la rédaction ne cite pas l'origine, mais qui est signé d'un « De Balzac ». Il s'agit d'un texte tiré de <i>La Fleur des Pois</i> (qui, plus tard, fera partie du <i>Contrat de Mariage</i> ).	De Balzac
15- 6	259-260	Publication d'un article intitulé « De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes », dont la rédaction ne cite pas l'origine, mais qui est signé « De Balzac ». Le texte est tiré de <i>La Fille aux yeux d'or</i> .	De Balzac

Date de publication des articles [...]	Pagination des articles [...]	Genre d'article publié par le « Journal des Dames [...] »	Signature de l'article
15- 6	260-262	Compte rendu sur trois <i>Cannes de M. de Balzac</i> . Titre de l'article : « Les trois cannes de M. de Balzac ». Les livres sont de M. Huret, de M. Dantan et de Mme de Girardin.	T. G.
10- 7	301-302	Publication d'un article intitulé « L'intérieur d'un boudoir », dont la rédaction ne cite pas l'origine, mais qui est signé « De Balzac » et tiré de <i>La Fille aux yeux d'or</i> .	De Balzac
30- 9	434	Publicité pour <i>La Presse</i> , journal de Girardin. La publicité annonce dix feuillets de Balzac écrits pour le journal.	
5-11	484-485	Citation tirée de « La chasse au tir », livre imprimé par Balzac en 1827, et note sur le compte rendu de ce livre dans le <i>Journal des Dames...</i> du 10 septembre 1827. Remarque sur le besoin de bien distinguer M. Guez de Balzac et M. Honoré de Balzac. Note sur la popularité de Balzac auprès des femmes. Titre du texte : <i>Miscellanées</i> .	
<b>1837 :</b>			
15- 2	74	Autre publicité pour <i>La Presse</i> , journal qui aura beaucoup de collaborateurs, entre autres Balzac.	
20- 3	127	Description du portrait de Balzac, exposé au Salon de peinture.	
20-11	218	L'article se réfère à Balzac en tant qu'expert en matière de modes.	